

L'ÉDUCATEUR

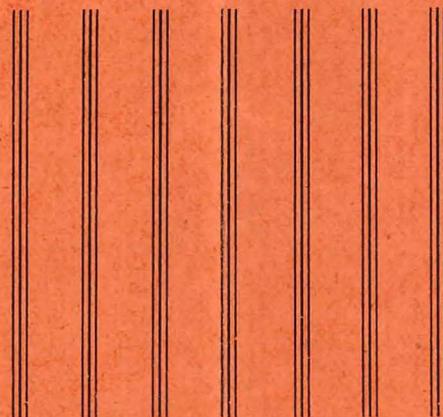
REVUE PÉDAGOGIQUE BIMENSUELLE
DE L'INSTITUT COOPÉRATIF DE L'ÉCOLE MODERNE

EDITIONS DE L'ÉCOLE
MODERNE FRANÇAISE
CANNES (Alpes-Marit.)



Les ailes fleuries

(poèmes)



avec nos bons vœux

NUMÉRO SPÉCIAL
DU 1^{er} JANVIER 1952

7

Tous droits de traduction
et de reproduction réservés

Il n'y a pas

**un art et une poésie pour les enfants
et un art et une poésie pour les adultes**

IL Y A L'ART ET LA POÉSIE COMME IL Y A L'ÉDUCATION

Y a-t-il — et doit-il y avoir — une psychologie particulière de l'enfant écolier ; une pédagogie valable pour l'Ecole modernisée selon des règles différentes de celles qui président à notre commun comportement ?

Doit-on continuer à parler à l'école sur un ton, et avec des formules qui n'ont cours qu'à l'école, de questions scolaires sans rapports avec nos soucis et nos besoins d'adultes ?

Sommes-nous, socialement et humainement autorisés à poursuivre une culture scolaire qui n'est qu'un faux vernis dont nous devons essayer de nous débarrasser dès que nous aurons quitté l'école ?

Y a-t-il normalement hiatus entre l'enfant, ses possibilités, ses espoirs, ses rêves, ses techniques de défense ou d'action — et l'adolescent ou l'adulte à qui la vie impose ses exigences et ses émulations, mais ménage en contre-partie une autonomie relative et une liberté — même conditionnelle — qu'on a trop longtemps mesurées aux enfants.

En définitive, le problème ENFANCE est-il différent du problème HOMME ? Faut-il le considérer, l'étudier et le résoudre selon d'autres normes ? Exige-t-il un changement d'unité dans les mesures à prendre et les opérations à effectuer ? Ou s'agit-il d'un système unique dont chaque cas n'est qu'une variante justifiée ?

Le problème ECOLE est-il différent du problème VIE ?

Ou bien, plutôt, sommes-nous en présence d'un processus unique, celui qui fait monter lentement, du grain de blé jeté dans le sillon, une tige qui produira le généreux épi blond ; celui qui fleurit les ailes des oisillons — prêts à s'envoler de branche en branche jusqu'à dominer l'azur.

Ces questions vous semblent peut-être théoriquement naturelles. Dans la pratique, pourtant, nous nous heurtons, sur tous ces points, à la lourde tradition scolastique qui apporte et impose pour tous ces problèmes essentiels ses solutions complexes, sur la base d'unités qui lui sont spéciales, par des procédés particuliers sans commune mesure avec les mécanismes et les techniques qui régissent notre activité et notre pensée d'adultes dominés par les exigences de la vie.

Nous sommes en présence d'un monde qui tourne à sa manière, dont l'originalité est de tourner à la mode scolastique. Nous ne nous rendons plus compte qu'il tourne à contre-sens parce que nous tournons avec lui et que nous avons bloqué les hublots qui pourraient nous permettre de voir le monde d'en face évoluer selon les principes qui n'ont point cours chez nous et dont nous sous-estimons en conséquence la valeur et la portée.

MAQUISARDS

Ils s'en revenaient
tous les deux
tranquillement
comme des frères

Ils sont passés
tous les deux
sur le pont
tranquillement
comme des frères

Le pont a sauté
le premier s'est effondré
le deuxième a soupiré
tous les deux sont tombés
tranquillement
comme des frères.

Claude BELLEUDY (13 ans), Ecole Freinet.

NUIT TOMBÉE

Nous montions dans la douceur du soir
Et nous avions l'espoir
Du ciel pâle.
Et l'angélus sonnait sa grâce.

Les prés d'émeraude
A mi-voix disaient une Ode.
Les arbres nus
Appelaient la lune.

La lumière silencieuse
Était soyeuse.
Les étoiles scintillaient,
Les rides de l'eau luisaient.

Les prés d'émeraude
A mi-voix disaient une Ode.
Les arbres nus
Appelaient la lune.

CORNU BRUNO (12 ans),
Soubeyran (Ardèche).

L'HOMME A LA MANDOLINE

La mandoline sur le dos

Il s'en va
dans la fraîcheur
des matins

à travers prés,
fleurs,
talus.

« Où vas-tu

de si bon matin ?

— Je vais par les routes
faire danser les filles. »

La mandoline sur le dos

Il s'en va
dans la douceur
des soirs
sous les grands arbres

à travers épines,
fourrés,
bosquets.

« Où vas-tu

si tard ?

— Je vais par les routes
faire danser les filles. »

La mandoline sur le dos,

Il s'en va
dans la chaleur
des villages

à travers herbes,
cailloux,
terre.

« Où vas-tu

si loin ?

— Je vais là
d'où nul ne revient
et jamais plus
les filles ne danseront. »

Il est parti comme il l'a dit.

Il est arrivé
tout seul

dans un pays étranger.

Il est venu
sans que personne
l'ait vu.

Il n'a rien dit.
Il ne sait plus
ce qu'il est.

Il regarde la lune
 qui est tout près
 et qui semble triste.
 Il tourne la tête.

Il se penche un peu
 et voit très loin
 les commères
 sur le pas des portes
 et qui chuchotent :

« Où est-il parti ?
 Où est-il allé
 celui qui faisait
 danser les filles ?
 Où chemine-t-il
 l'homme à la mandoline ? »

Et les commères
 se sont mises à rire.

En enfer ?
 Au paradis ?
 Où est-il
 celui qui est parti
 et qui n'a rien dit ?

Alors, comme
 il ne peut plus ni pleurer,
 ni rire,
 l'homme à la mandoline
 s'est mis à chanter
 tout doucement.

Un homme tout rouge
 dans un chaudron
 ricane sa laideur.
 Ça le diable ?

L'homme à la mandoline
 s'est mis à fredonner
 encore plus doucement.

Alors vinrent
 des gentils lutins
 en habits de soie
 qui dansaient
 et riaient.

Mais l'homme
 à la mandoline
 ne savait plus
 ce qu'étaient
 les lutins.

De très loin là-bas,

Il y avait des filles
qui dansaient.

Mais l'homme
à la mandoline
ne se souvenait plus
d'elles.

Il était parti
bien parti
pour toujours.

Claude BELLEUDY (13 ans), Ecole Freinet.

CE QUI ME PASSE PAR LA TÊTE

(rondeau)

Je compose très vite, et c'est un gros défaut,
Qui peut nuire à mes vers ou un grand bien leur faire.

Je ne travaille pas sur mes vers, bien s'en faut !
Je ne retouche pas, donc ma plume est sincère.
La sincérité pure a des chances de plaire.

Je compose très vite, et c'est un gros défaut,
Qui peut nuire à mes vers ou un grand bien leur faire.

De plus, je n'aime pas réfléchir sur un mot,
Voir, juger, soupeser telle et telle autre affaire !
Ce qui prend mon esprit, je l'écris aussitôt,
Sans vouloir un instant revenir en arrière.
J'écris ce que je pense et l'écris au galop.

Je compose très vite, et c'est un gros défaut,
Qui peut nuire à mes vers ou un grand bien leur faire.

Raymond THÉPOT (14 ans), (Aude).

PETIT OISEAU TRANQUILLE

Petit oiseau tranquille
sur trois gouttes de pluie
Petit Oiseau des Iles
des îles de la nuit
aux rivages prophètes
aux grands yeux merveilleux
Qui préparent la fête
prête des jours heureux

Petit oiseau tranquille
des luttes de la nuit
sous les sifflets stridents
sous les prés lourds des ombres
Tu dérobes ton chant
et dans notre pénombre
luit ton bel œil d'argent

Les ombres de la nuit
qui militent qui brillent
sur trois gouttes de pluie
qui effacent qui filent
Menaçant pour un rien
Petit Oiseau tranquille
Luit l'ombre de demain.

Les pas sourds qui s'effacent
et qui n'ont peur de rien
blanchissent sur leurs traces
tous les mots pour demain

Les pas sourds qui brillent
Se moquent du silence
Petit Oiseau tranquille
sur trois gouttes balance
ton chant de leur nuit

Petit Oiseau tranquille
du monde des oiseaux
de ton monde tranquille
tu ne viens pas de trop
Sur la nuit où nous sommes
tranquilles du matin
Chante une ombre des hommes
Chante l'oiseau c'est bien

Pour l'ombre des prisons et le vent des mensonges
 Pour la honte des gens et la haine qu'ils rongent
 la haine politique
 et l'ombre des prisons
 Sur ta chanson tragique
 sur ta noire chanson
 sur la nuit où nous sommes
 tranquilles du matin
 Chante une ombre des hommes
 Chante l'oiseau c'est bien

Petit Oiseau tranquille
 Ces ombres de la nuit
 qui militent qui brillent
 Sous trois gouttes de pluie
 Mais chantent pour un rien
 sous la nuit qui brille
 Petit Oiseau tranquille
 Ces ombres, c'est demain.

Michel BERTRAND.

OU ÊTES-VOUS, MES CAMARADES ?

Louis Simon, est-il possible
 De ne plus jamais te revoir ?
 Toi que j'ai connu si sensible,
 Si heureux et si plein d'espoir !

Et toi, mon pauvre cher Rodière,
 Timide et doux comme un enfant,
 Toi qui haïssais tant la guerre
 Et qui mourus en combattant !...

Cognevaux, mon frère poète,
 J'entends encor les échos
 De ta voix grave qui répète
 Les vers que je trouvais si beaux !

Veujoz, si fort et si solide,
 Un peu de fer suffit pourtant
 A rendre ton corps immobile,
 Immobile et froid... tout sanglant... !

Vous n'êtes plus, mes Camarades.

BARBOTEU (Aude).

LE VENT A SOUFFLÉ

Le vent a soufflé
dans le ciel,
le chêne n'est plus
que du vent.

Amis perdus
dans le vent,
amis étouffés
dans le ciel.

Qui pourrait dire
ce qu'il en est :
de celui qui est parti,
de celui qui est resté.

La voix vide de l'oubli
tourne à l'infini,
Amis égarés
dans l'oubli,
frères éloignés
de la vie.

Qui pourrait dire
la même soif
de celui qui est parti,
de celui qui est resté.

Cheval démonté
dans le chemin désolé
Court à la volée.

Qui pourrait chanter
leur longue chevauchée :
Celui qui est parti ?
Celui qui est resté ?

Mer allongée
couvre la voix bercée
des amis séparés,
des frères conservés,
de celui qui est parti,
de celui qui est resté.

LA S'MAINE

Paroles de
MICHEL BERTRANDMusique de
JACQUES BENS

Mod.^{to} 6/8 Do Sol \sharp Do Sol \sharp

Lun - di Mar - di les jours qui se res - semblent

Fa \sharp Fadim. Do \sharp Ré \sharp Do

Et le mer - cre - di qui nous semble si loin du sau - di si

Sol dim Ré \sharp Sol \sharp Do

loin du di - man - che si loin de nos plus beaux mo -

Sol \sharp Do

ments si loin de nos vingt ans fleu - ris si

Do \sharp Mi \flat La \flat

loin des jours qui pas - sent sous les Gran -

Mi \flat Sol \sharp Fa \sharp Sol \sharp

ches où là - haut tout là - haut là haut

La \flat Sol \sharp Fa \sharp Si \flat

le so - leil luit où là - haut tout là - haut ya la

Mi \flat Sol \sharp Sol \sharp

vie qui sou - rit où le so - leil chan - te sur la

Mar-ne — où Nevil-ly dan- se sous les ar- bres
 — où nos joies nous - sent dru et droit Pour nous pour toi
 deux toi et moi — (Le) — moi Deux
 jours seulement qui bril- lent là sau' - di di -
 man- che sous les branches — Deux jours seulement
 pour toi et moi l' res- te d' la s' main' ne
 comp- te pas

Le jeudi, l' vendredi qui s'assombrissent
 L' temps qui grimace sans que je puisse
 T' aimer lentement
 La s' maine farouche
 Détruit tous nos plus beaux moments
 Et ruine nos vingt ans d' amants.
 La s' maine tue tout' la fraîcheur de ta bouche
 Où si bien, oui si bien
 Si bien le soleil luit
 Où si bien, pour un rien
 Ya la vie qui sourit
 Où le printemps cache un parfum blême
 Pour qu' enfin meur' nt toutes nos peines
 Que nos joies poussent dru et droit
 Pour nous, pour nous deux, toi et moi

LE LABOUREUR

Je suis bon timonier si ma charrue est beau navire.
Au travers du plein vent la vague verse à volée par dessus soc
et fait l'écume soulevée
que hume ma peau d'homme.
Je suis le laboureur et je n'ai pas de fin.

Patience, ma patience au jour ressuscitée
Tu recommences sans être lasse un chemin morne dans mes champs
Tu t'appliques jusqu'à parfaire
en rouge
l'immense plaine aérée
Ma terre si belle donne l'envie d'y mordre dedans.
Ma terre remuée.
Ma fine patience,
du mince fait l'épais.

Patience, ma patience agreste continue !
Je te mesure au nombre de mes pas dans la largeur du jour
épouseur de la courbe douce des heures
je suis le juif parti depuis de millénaires nuits
sur quelles sentes en odeur de repentir
Je marche sur ma terre d'un pas qui me vient de mes aïeux
et je fais des sillons éternels
pour l'éternelle suite de ma race
Mon chemin s'enroule sur soi-même
et tire si loin
qu'on en perd la mémoire

Patience, ma patience au jour ressuscitée, salut !

LE POÈTE

N'accusez jamais les poètes
Ils sont les lignes de vos mains
Ils gravent à votre porte
Les rêves que vous n'osez faire
Ce sont eux qui achèvent vos gestes
Ils savent par cœur votre vie
Ils mâchent vos croûtons de pain

Car le poète est parmi vous
Vous le prenez pour un autre
Mais ses mains sont fermées sur votre connaissance
Une ronde d'enfants le fait déshérité
Il parle en mots singuliers
En mots de chair en mots de sang
Et son regard arrive d'au-delà les yeux
Les objets le défient au passage
Les pavés s'animent sous ses pas
Pourtant il marche à vos côtés
Il n'est que le premier venu
Il boit il mange et tout et tout
Comme un caporal de quartier
Pourtant rebelle et solitaire
Il est au cœur de l'infini

Riez il vous laissera rire
Frappez il vous tendra le cœur
Crachez sa bouche est grande ouverte
Il sait que commence l'aurore
Et que le passage est forcé.

Gilbert LAMIREAU.

(Extrait de « La Clef de Voûte », à
paraître aux éditions Pierre Seghers.)

PAS TELLEMENT DIFFICILE

Quand une idée trotte dans notre tête
Et que, flèche au vent, le cri d'un oiseau
Ouvre notre tête et chasse le mot,

Ça n'est pas tellement difficile de parler.

Quand, dans nos cheveux, il pousse des feuilles
Et que, dans le vent, souffletant la mer,
La chemise bat comme une poitrine,

Ça n'est pas tellement difficile de chanter.

Quand il fait soleil et qu'il fait rivière,
Quand l'ombre des arbres ne tient qu'à eux,
Que l'on peut sécher et jouer dans l'herbe,

Ça n'est pas tellement difficile de vivre.

Quand les ruisseaux gris ferment leurs carreaux,
Qu'il gèle à la main, qu'il brûle à la tempe,
Qu'on n'a pas mangé et qu'on est tout seul,

Ça ne serait pas tellement difficile de mourir.

Michel BARRÉ.

VERS L'AVENIR

Bondis, torrent,
 Vole, oiselet,
 Pulse, machine,
 Toc toc, mon cœur.

Là-bas, la plaine est verdoyante
 Et s'ouvre, et s'ouvre à l'infini.
 Comme elle est belle et attirante
 Et verte et verte à l'infini.
 Bondis, torrent, roule la pente
 Et glisse et glisse à l'infini,
 Va par la plaine qui te tente,
 Roule et bondis à l'infini !

Vole, oiselet,
 Pulse, machine,
 Toc toc, mon cœur,
 Bondis, torrent.

Dans l'azur clair, pas un nuage,
 Et pur et bleu s'ouvre l'espace !
 Vole, oiselet au doux ramage,
 Dans l'azur clair, passe et repasse,
 Avec ton chant pour seul bagage,
 Ton chant si doux que rien ne lasse ;
 Redis encor ton pur langage
 Et clame-le parmi l'espace...

Pulse, machine,
 Toc toc, mon cœur,
 Bondis, torrent,
 Vole, oiselet.

Au loin, dessus la mer mouvante,
 Va, paquebot, vers l'horizon !
 Brave et défie l'onde changeante

Et porte bien haut ton blason !
 Vogue vers l'avenir qui chante,
 Vers le règne de la Raison ;
 Pulse donc, machine émouvante,
 Toujours plus loin vers l'horizon...

Toc toc, mon cœur,
 Bondis, torrent,
 Vole, oiselet,
 Pulse, machine.

Vers des lendemains de légende,
 Torrent de mon cœur débordant,
 Plus loin que la plaine si grande,
 Que n'emplit pas le flot grondant,
 Au-delà de la vaste lande
 Où l'oiselet redit son chant
 Aussi loin que la mer s'étende,
 Toc toc, mon cœur, va triomphant.

Bondis, torrent,

A l'infini ;

Vole, oiselet,

Parmi l'espace ;

Pulse, machine,

Toujours plus loin,

Toc toc, mon cœur,

Va triomphant...

CORSAUT.

QUATORZE JUILLET

C'est aujourd'hui, quatorze juillet.

La ville est en fête.

Bleu, blanc, rouge, jaune, vert, bleu,

Et vert et rouge,

Et jaune et bleu.

Les guirlandes relient

Les maisons aux maisons,

Les fenêtres aux fenêtres,

Les balcons aux balcons.

L'accordéon divague,

Susurre des rengaines,

Et la musique lie

Les danseurs aux danseuses,

Les hommes aux femmes,

Les amants aux amantes.

Et les troupes défilent,

Reliant à leur tour

Une rue à une autre,

Un boulevard à un autre,

Une place à une autre.

République ! Bastille !

Symboles ennemis.

Vous êtes liées

L'une à l'autre

Par le Peuple,

Le Peuple qui défile,

Le Peuple qui danse,

Le Peuple en fête,

Mais qui pense.

Quatorze juillet !

République, Bastille.

Révolution, Liberté.

Irène BONNET.

TRIBUNAL MILITAIRE

A *Henri Martin.*

Tous ces hommes la haine au poing
Sont captifs de leurs armes
Leur cœur a séché plus vite que l'herbe
Leur mémoire est coupée de déserts
Leurs yeux mêmes ont goût de sang

Ils auront beau se laver dans la neige
Ils ont perdu le visage de leur enfance
Ils n'y changeront rien l'agneau sera sauvé
Leurs filles écriront en cachette aux prisons

La violence qu'ils respirent
Ne les sauvera point du temps.

Gilbert LAMIREAU.

(Extrait de « La Clef de Voûte », à
paraître aux éditions Pierre Seghers.)

Nous ouvrons les hublots et nous présentons avec obstination les solutions simples et de bon sens qui s'imposent à toute éducation désireuse de retrouver le rythme normal et l'efficiencé de la VIE.

Tous les enfants du monde apprennent à parler selon la méthode naturelle des mamans ; tous les enfants du monde apprennent à monter à bicyclette selon la méthode naturelle que la scolastique n'a jamais pu prendre en défaut.

Nous avons mis en valeur l'efficiencé de notre méthode naturelle de lecture et d'écriture. Notre méthode naturelle de dessin a produit des chefs-d'œuvre qui confondent par leur seule présence les œuvres mortes de l'académisme sans cesse dépassé par la vie. Nous aurons bientôt notre méthode naturelle de calcul, de sciences et de musique...

C'est pour mieux justifier encore cette unité et cette continuité dans les processus uniques et universels des comportements humains, que nous présentons aujourd'hui, côte à côte des œuvres poétiques d'enfants et des œuvres d'adultes. Nous aurions voulu pousser plus avant encore la démonstration en y ajoutant des poèmes des maîtres contemporains : d'Aragon, d'Eluard, de Prévert. Nous aurions pu, toujours dans le même souci, illustrer ce tableau suggestif par la reproduction de peintures d'enfants et de peintures de maîtres, les œuvres de nos élèves faisant ainsi pendant aux Bonnard, aux Matisse, aux Dufy, aux Braque et aux Picasso.

Nous vous conseillons de réaliser vous-mêmes, pour l'édification des sceptiques, une telle anthologie qui vous montrera la vérité fondamentale des positions que nous défendons.

Il n'y a entre ces productions aucune différence essentielle de nature ou de forme. Nous sommes en présence, dans l'un et l'autre cas, d'un même besoin de transgression, d'un souci permanent de dépassement qui nous valent la splendeur de fleurs nourries à la même sève, qui préparent et annoncent les mêmes fruits.

Il résulte de ces considérations — et ce sera la conclusion éminente de notre démonstration — qu'il n'y a pas de création fortuite sacrant un don prédestiné mais que les enfants, comme les ouvriers, comme les éducateurs, sont capables de traduire sous la forme artistique les sentiments qui les agitent et les pensées généreuses qu'ils savent magnifier. Et, dans leur innocence créatrice, les enfants y réussissent d'une façon parfois magistrale qui, d'un bond, par-dessus la froide scolastique, les fait rejoindre et dépasser leurs frères et leurs maîtres, poètes et artistes, dans l'expression téméraire des aspects inexprimables de cette vie qu'ils affrontent avec un cœur chaud et des yeux neufs.

Les adultes présomptueux — était-ce pour essayer de se justifier et de se grandir — ont longtemps prétendu que l'enfant était, en tous domaines mineur et impuissant, et que rien ne pouvait sortir que de futile d'un esprit qui manque aussi totalement d'expérience et de solidité.

La pratique de nos techniques de libre expression au service de la vie nous prouve sans cesse que les réussites dont nous pouvons aujourd'hui nous prévaloir ne sont point l'imprévisible accident d'une spontanéité que nous dépassons, mais bien le résultat de la longue mais majestueuse montée de la sève vers les fleurs et les fruits qu'elle nourrit et qu'elle mûrit ; elles sont, comme pour l'adulte, aboutissement d'une expérience, mais d'une expérience qui se fait, non par les marches usées de la scolastique, mais par des voies que les scientifiques qualifient volontiers d'empiriques parce qu'ils n'ont su encore en reconnaître ni la naissance ni le cheminement.

Relisez et méditez les poèmes de Claude Belleudy, le rondeau de Thépot, ces purs chefs-d'œuvre de « Fleurs Ecloses » et de notre bel Album : « Poèmes » ; contemplez nos remarquables collections de dessins ; replacez-les dans le cadre normal des œuvres d'adultes qu'elles annoncent. Vous comprendrez alors le sens méthodique que nous donnons à cette unité, à cette continuité qui jurent avec l'anarchie d'une scolastique dépassée par la vie dont nous sommes les fidèles servants.

Avec nous, alors, vous travaillerez à redonner à la pensée et à l'activité enfantines la place qui leur revient dans le processus de prise de possession d'un monde avec lequel l'enfant est, mieux que nous, en mesure de se mesurer pour l'asservir et le dominer.

C. FREINET.

MES ANS S'ENVOLENT

Mes ans s'envolent
comme les heures de la pendule.

J'ai vu
les automnes
mettre leur robe
multicolore
et puis la quitter
tristement ;
les hivers rudes,
les campagnes blanches,
les eaux gelées,
les arbres nus
couleur de rouille.

J'ai vu
les printemps
venant me réjouir,
la nature me souriant ;
les étés sereins
au ciel toujours bleu,
les étés coléreux
aux orages qui roulent
dans les nuages ;
et la roue tourne...

D'un jour à l'autre,
d'une saison à l'autre,
d'une année à l'autre,
Je vieillis
et ma jeunesse passe
dans un éclair.

Gilbert NESPOULOUS (15 ans),
Costes-Gozon (Aveyron).